

triste représentant de la grande république et ses premiers fondateurs! C'est un président d'expédient que l'on a nommé en ne pouvant s'entendre sur des hommes plus considérables. Je crains que le niveau de la valeur des hommes ne soit abaissé. M. Lincoln est un brave homme, mais sans élévation ni beaucoup de connaissances, avocat de l'Illinois après avoir été charpentier, je crois.

... Ce triste spécimen de président, qui est le premier aussi commun, à ce que l'on m'assure...

Le soir à cinq heures, le président me donne un grand dîner. Il y a les personnes qui m'accompagnent, les ministres américains. Le plus capable, dit-on, est celui des finances, M. Chase; M. Seward est le plus habile peut-être. B. Blais, directeur des postes, assimilé à un ministre, se croit des capacités militaires et est l'ennemi du général Scott. Le ministre de la marine, parent du président Lincoln, est un vieillard à barbe blanche, en redingote et gros souliers.

Le général Scott est en uniforme; espèce de géant impotent, air grave et sentencieux; il me dit en anglais: « L'empereur Napoléon est un grand homme, le plus grand homme en Europe; c'est là mon opinion », et cela avant de m'avoir dit un seul mot. Il a dit la même phrase au ministre de France. Instruit, mais vieux, cassé; la situation qu'il a l'écrase, il ne la remplit pas.

Madame Lincoln est mise à la française, sans aucun goût; elle a l'air d'une petite bourgeoise et a des bijoux en étain.

La sœur de M. Lincoln est mieux. Ce sont les deux seules femmes.

Il y a aussi quelques sénateurs et députés; en tout une quarantaine de personnes.

Mauvais dîner à la française. M. Lincoln donne le bras à sa sœur, et moi à sa femme. Musique. Elle joue la *Marseillaise*. Il fait horriblement chaud, le dîner est long. Je me retire à dix heures. J'ai été accueilli par tout le monde avec assez de curiosité et de sympathie.

§

M. Marcel Prévost écrit — **La Revue de France** (15 septembre) — sur l'abbé Henri Bremond:

A l'Académie française, l'abbé Bremond fut, sans plus, Henri Bremond.

Je me souviens de sa campagne académique, qui fut fort habile. Il se présentait en même temps que Camille Jullian, plus connu que lui du public et des étudiants: les volumes déjà parus de *l'Histoire de la Gaule* assuraient à Jullian des sympathies et même des admirations sous la Coupole. Ce qui frappa surtout ceux d'entre nous qui, comme moi, ne connaissaient pas la personne même de l'abbé candidat, ce fut, avec je ne sais quoi de romantique, ou plutôt de balzacien dans son allure (rappelez-vous certaines silhouettes de prêtres dans les gravures de l'édition collective Houssiaux), l'illumination d'intelligence que projetaient son regard et sa conversation. D'intelligence, et d'érudition: on constatait qu'il savait beaucoup, tout en se surveillant pour n'en point trop faire montre devant des juges moins savants que lui. On n'a point, sans profit, passé par un «juvénat» et un noviciat de la Compagnie de Jésus. Et je prie qu'on ne lise ici rien de péjoratif: c'est tout le contraire que je veux dire.

Le jour du vote, il se trouva que le charme «romantisme», le charme «érudition» et le charme «Loyola» avaient coopéré pour la conquête d'une majorité.

.....
Comme il avait été un candidat plein de séduction, Henri Bremond fut un académicien délicieux.

M. Marcel Prévost révèle que «sans vouloir incriminer leur mémoire» — celle de Clemenceau et de Georges de Porto-Riche, qui ne prononcèrent pas leur «remerciement» public à l'Académie et, par suite, ne furent pas admis à «prendre séance» — Henri Bremond proposa une «sanction» contre les élus qui se mettraient dans le cas de ces devanciers:

L'exclusion après un temps déterminé, si le discours du nouvel élu n'était pas remis au directeur en fonction.

«La décision demeura et demeure en suspens», constate M. Marcel Prévost.

§

MM. A. Fugier et J. Maubourguet publient et annotent dans la **Revue des Questions historiques** un ensemble de «lettres de Versailles sur les Etats généraux». Inédites, elles émanent d'une dame de Molènes, née Alizon, fille d'un «ancien officier des gobelets de Monsieur» et femme du propriétaire de la salle du Jeu-de-Paume à Versailles. L'épistolière

les adresse à son beau-frère aîné, Jacques de Molènes, maire de Domme, dans le Périgord.

Elle raconte ainsi, à la date du 18 juillet, la prise de la Bastille:

L'après-midi, l'on fut à la Bastille pour s'en emparer. M^r de l'Aunai [de Launay], gouverneur, parut d'abord ne vouloir faire aucune résistance; il fit baisser les ponts-levis et arborer le pavillon blanc. Mais, lorsqu'il y eut une certaine quantité de monde entré, il fit lever les ponts et tira à boulets rouges sur le peuple. Le régiment de Royal-Cravatte, que M^r de l'Aunai avait fait cacher, sortit en même temps et tira sur ceux qui étoient entrés. Aussitôt, cela fut vu par toute la ville et toutes les forces furent portées de ce côté; les canons furent braqués pour tâcher de faire brèche. Chacun faisoit des efforts incroyables pour parvenir à vanger les malheureuses victimes de la perfidie de M^r de l'Aunai. Enfin, un grenadier des gardes françaises profitta d'une brèche que venoit de faire un boulet pour pénétrer jusques au gouverneur; il s'en saisit et le remit au peuple. Cette même brèche servit encore de passage à plusieurs autres, les ponts levis furent baissés et tout le monde entra. La prise de la Bastille fut faite en moins de trois heures. Cet événement est d'autant plus étonnant que des officiers généraux très habiles regardoient cette forteresse comme imprenable à moins de quinze jours de siège. M^r de l'Aunai fut conduit en place de Grève, où il eut la tête tranchée. L'officier qui étoit sous lui subit le même sort; les canoniers furent décimés et, sur douze, il y en eut deux d'exécutés. Le même soir on arrêta une lettre du prévôt des marchands, par laquelle il promettoit d'amuser le peuple encore quelques heures tandis qu'il arriveroit quinze mille hommes de troupe avec lesquelles il s'assu[re]roit de la ville. On lui montra ses lettres, il ne peust pas les méconnoître. Alors on lui demanda de quelle mort il vouloit mourir. Il dit: « Qu'on me fusille ». La tête, ainsi que celle de M^r de l'Aunai et de cet autre officier, furent promenées toute la nuit dans la ville. Actuellement, on rase la Bastille et bientôt il n'y restera pas pierre sur pierre.

Une lettre d'Antoine Durand — avocat à Léobard-en-Quercy et « député du Tiers de la sénéchaussée secondaire de Gourdon » — datée du 11 juillet 1789, rapporte ce mot du comte d'Artois:

Les gens mal intentionnés calomnient nos intentions et font

passer notre fermeté et notre attachement aux vrais principes pour quelque chose de plus. On raconte ce propos que M^r le comte d'Artois disait l'autre jour à Madame Elisabeth: « Ma sœur, nous étions embarrassés à qui vous marier, mais cet embarras cesse; il y a à Versailles six cents rois, il y en aura bien quelqu'un qui voudra vous donner sa main ».

MÉMENTO. — *Notre Temps* (10 septembre): « Ce 211^e numéro est le dernier de notre série hebdomadaire », annonce le directeur, M. Jean Luchaire. *Notre Temps* devient un journal quotidien du soir, à partir du 25 septembre. — M. J. Luchaire adresse un bien émouvant adieu à « Leo Ferrero », un de ses premiers collaborateurs, tué dans un accident d'automobile, en Amérique, fils de Gina Lombroso et de Guglielmo Ferrero. — M. Léon-Marie Brest trace un bon portrait du regretté « Leo Ferrero, écrivain français ». — De M. Jacques Chabannes: « Réforme du Conservatoire ».

Chalom (septembre) célèbre le 30^e anniversaire de la mort de Bernard Lazare en publiant, après une présentation de M. A. Cherchovsky, une série de lettres adressées à Bernard Lazare.

La Nouvelle Revue (15 septembre): M. Louis Hourticq: « Charles Widor ». — Mme Irène de Nowina: « La science de la voix et l'art du chant ».

Cahiers du Sud (septembre): M. Pierre Hourcade: « Les hommes de Conrad ». — De René Guilleré: « Mathias Rochet (concierge) ». — M. Robert Poulet: « Les Ténèbres ». — « Du caractère matérialiste de la psychanalyse », par M. Jean Audard.

La Revue Universelle (15 septembre) commence « La Terreur barbare », par M. Louis Bertrand, et continue « Juifs d'Allemagne », par MM. J. et J. Tharaud, et « La vertu des reliques », le délicat et beau roman de M. Léo Larguier.

Revue des Deux Mondes (15 septembre): « Gens de mer », beau début d'un roman de M. Edouard Peisson. — « Vieillir; soir d'automne à Tivoli », émouvant récit de M. Louis Bertrand. — Suite des lettres de François Guizot à Laure de Gasparin. — « Le pardon de Saint-Jacques », par M. Louis Gillet.

L'idée libre (septembre): Fin d'une enquête sur le Freudisme, conduite par M. Paul Vigné d'Octon.

Le Mois (août à septembre): « Le conflit austro-allemand et l'action des puissances ». — « Henri Bremond, historien de l'âme religieuse ». — « La situation sociale du compositeur de musique », par M. A. Honegger. — « Paul Landowski ».

La Revue Mondiale (15 septembre): « La leçon de la Marne », par le Colonel Eychène. — « Marie de Solms », par M. Gaston

Picard. — « Pensée, vie et Fiction », par Guermantes. — M. J. R. Dunn: « Commentaires sur la science chrétienne ».

Revue bleue (16 septembre): « La Tombe qu'on avait creusée », une nouvelle de M. Buydard Kypling, très curieuse en ceci qu'elle ressemble étonnamment à du Georges Courteline. — « La France en Savoie », par Mme Yvonne de Romain.

Poésie (août) met en vedette, cette fois, M. Blaise Cendrars.

Revue d'Allemagne (15 septembre): XXX: « La politique sociale dans la nouvelle Allemagne ». — M. Maurice Gravier: « Munich et la Révolution nationale: choses vues ».

La Nouvelle Revue Française (1^{er} septembre): M. Lévy-Bruhl: « Quelques aspects de la mentalité primitive ». — M. Georges Duhamel: « Remarques sur les mémoires imaginaires ». — « Curieux événements à La Havane », présentés par M. G. Ribémont-Dessaignes, d'une manière objective bien frappante.

Æsculape (septembre): « Montaigne malade, médecin, Hydrologue », par M. le docteur Maurice Creyx.

Europe (15 septembre): Ernst Glaser: « Le Tailleur de Tilsit », une nouvelle bien remarquable. — M. Jean-Richard Bloch: « Service d'Été ». — M. Jean Guéhenno: « Un journal de la guerre et de la Révolution ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Musique et Cinéma. — Depuis ses débuts, le cinéma a fait alliance avec la musique: singulière alliance, en vérité, si l'on en juge par les résultats, car, de jour en jour, la musique paraît rabaissée dans les salles obscures aux emplois les moins nobles. Il fut un temps, et qui n'est pas loin, où toutes les espérances semblaient pourtant permises. Pourquoi, aujourd'hui, ont-elles fait place aux déceptions décourageantes?

Cette alliance de l'image et du son est nécessaire: la représentation du mouvement semble incomplète quand elle se déroule dans le silence, et avant l'invention du « parlant », l'homme normal, celui qui n'est pas plus sourd qu'il n'est aveugle, entrant au cinéma, ne renonçait point à être un auditeur en même temps qu'un spectateur. Un écran sans orchestre donnait la très désagréable sensation d'être soudain frappé de surdité. Ajoutez à cela que la musique crée un état d'âme collectif qui aide à propager l'émotion née du

drame projeté, et l'alliance de la musique et du cinéma semble ainsi toute naturelle.

Tant que le cinéma fut muet, il fut permis d'espérer que la collaboration du musicien et du metteur en scène parviendrait un jour à créer des œuvres ayant un caractère artistique comparable à celles qui naissaient de la collaboration du poète et du compositeur pour la scène lyrique. Il y eut d'heureux essais, et *Le Miracle des Loups*, *Le Joueur d'échecs*, de M. Henri Rabaud, *Salammbô*, de M. Florent Schmitt, partitions spécialement écrites pour l'écran, semblèrent autoriser les meilleurs espoirs. Certes, on continuait d'ordinaire à tirer tant bien que mal une « musique d'ameublement » des partitions les moins convenables. Que de *Mort d'Aase* et que de fragments de *l'Inachevée* furent mis à toute sauce dans les salles de quartier, que d'orages de *Guillaume Tell* et que de versions orchestrales de l'andante de la *Pathétique* accompagnèrent, au petit bonheur, scènes de deuil et scènes d'amour, paysages de lumière et steppes désolées, couchers de soleil et clairs de lune ! Cela se raccordait plus ou moins ; sur un coup de baguette impérieux, on interrompait le scherzo pour enchaîner l'andante, car la musique, avec la même brusquerie que l'image, devait passer du grave au tendre, du plaisant au sévère. Parfois aussi, dédaigneux de ces contingences, l'orchestre continuait imperturbablement le morceau commencé. Ah ! ces petits orchestres dans les cinémas de quartier, quelle expression de misère dégageait trop souvent leur pauvre musique ! Mais enfin, c'était encore de la musique. Avec l'avènement du disque, ce fut bien pire ! En théorie, le phonographe devait apporter des merveilles. Enregistrements des meilleurs orchestres du monde jouant la meilleure musique : tout tenait dans la boîte merveilleuse ; mais, en pratique, comme la merveille était confiée à des ignorants, elle se changeait vite en désastre : par manque de soin ou par incompetence, par suite de l'usure du matériel, on infligeait aux spectateurs une mixture sonore innommable. Et comme la collection des disques possédés par les établissements n'était, le plus souvent, pas bien étendue, comme on n'avait point de retourner le disque, on découpait les œuvres selon les hasards double, afin d'assurer la continuité de l'audition sans avoir à

des enregistrements, mêlant deux ouvrages en faisant suivre la première face d'un disque de la première face d'un autre, puis la deuxième face du premier de la deuxième face du second, et ainsi de suite. Et comme les appareils en usage, les « pick up », permettaient une amplification sonore à peu près indéfinie, on prit l'habitude de forcer le son jusqu'à l'extrême et de faire mugir la boîte à musique comme si le volume était une qualité qui, par son excès même, pût compenser les défauts de la technique, l'insuffisance des moyens et le manque de goût des « usagers ».

Déjà, qu'ils semblaient loin, dès ce moment, les rêves qu'avaient fait naître *Le Miracle des Loups*, *Le Joueur d'échecs* et *Salammbô* ! Tant il est vrai que la perfection des moyens mécaniques n'est point, à elle seule, un progrès.

Vint le « sonore ». On s'employa d'abord à « sonoriser » des bandes muettes, c'est-à-dire à opérer le synchronisme de l'enregistrement de sons et de l'enregistrement de vues, faits l'un et l'autre à des moments différents. Il y eut quelques essais fort réussis, car toute technique peut être bonne quand elle est employée par des hommes de goût. Mais que de désoiantes et plates réalisations ! Cependant, on espérait que les procédés d'enregistrement nouveaux, qui fixent l'image du son en même temps que l'image lumineuse, donneraient enfin le film idéal, propre à satisfaire les plus exigeants. Et je crois qu'en effet, il serait peut-être possible présentement de nous donner les merveilles promises. Je crois que l'on y parviendrait si... le perfectionnement des hommes n'offrait pas de plus grosses difficultés que le perfectionnement des machines.

Mais il y a quelque chose de pourri dans le royaume du film, quelque chose qui corrompt presque tous ceux qui y vivent et qui fait fuir la plupart des autres.

Ce royaume, qui devrait être celui de l'art, est un peu moins que le royaume des affaires, c'est le royaume de la « combine ». Non seulement on s'y préoccupe moins de la valeur artistique d'une idée que de sa valeur commerciale (ce qui serait compréhensible et même pardonnable), mais on y examine toutes choses sous l'angle du profit personnel et inavouable. Je parle en général, bien entendu, car il y a quel-

pâturer à la foule; on crie merveille quand on entend un *Opéra de Quai'sous*. Ce qui a été fait pour Kurt Weil montre simplement ce qui devrait être non point une exception, mais la règle, non point un maximum mais un minimum. Les compositeurs que l'on appelle à collaborer devraient être traités au studio comme ils le sont au théâtre (j'entends à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, et non point dans les théâtres d'opérette, dont les usages ne sont guère différents de ceux qui règnent au cinéma).

On sert à la clientèle des salles obscures une musique le plus souvent misérable. On annonce à grands coups de placards et d'articles « publicitaires » les sommes fabuleuses que coûtent les décors de tels et tels films; on dépense des fortunes pour telles et telles vedettes; on semble dédaigner les questions d'argent et, au contraire, mettre le point d'honneur à semer l'or à profusion — comme s'il s'agissait de flatter le peuple en lui faisant connaître (quelle délicatesse!) le prix énorme de ce qui lui est offert. Mais ces grands seigneurs dispensateurs de chèques princiers en remontreraient à Harpagon dès qu'il s'agit de musique...

Oui, elles sont loin, nos illusions...

Et pourtant, si les exploitants, au lieu de courtiser la clientèle la moins instruite, de rechercher le succès immédiat (et d'ailleurs momentané) en flattant les goûts les plus bas et en satisfaisant les pires instincts de la foule, voulaient consentir à employer d'autres méthodes, il n'est pas sûr qu'ils feraient une si mauvaise affaire. Le succès d'un chef-d'œuvre — d'un authentique chef-d'œuvre — ne s'épuise pas en quelques semaines. Au théâtre, les chefs-d'œuvre sont d'un excellent rapport.

Mais il est temps de réagir si l'on veut que le public reste encore capable de s'intéresser à quelque chose de grand et de beau. Chaque jour, on descend un peu plus bas et on flatte un peu plus l'ignorance. La musique, dans ces affaires lancées par les producteurs plus ou moins américains, n'est plus qu'une sauce internationale dont la fadeur, relevée de temps en temps par quelques piments frelatés, doit satisfaire l'universelle médiocrité.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES**P.-A. Valentin, dit Lemot, dit Uzès, alias Flamant.**

[A propos de l'article de M. Auriant paru sous le titre *Le Prototype de la Sapho de Daudet*, dans notre livraison du 15 septembre, nous avons reçu de M. P.-V. Stock, dont les archives contiennent de si précieux documents et qui garde une merveilleuse mémoire des choses du temps qu'il était éditeur, la note suivante:]

Bloy, qui détonnait au *Chat noir*, y avait été amené par le rédacteur en chef Emile Goudeau. C'était le phénomène de la maison, — je parle du journal et non du cabaret, — on l'y mettait en évidence, on lui consacrait des articles dithyrambiques ainsi que des dessins. Par amusement, par charge, on faisait de lui un homme redoutable, un colosse d'une force exceptionnelle et de nature peu endurante. La légende était créée et elle n'a fait que grandir et subsister.

Pour accompagner son apologie par Charles Buet, le dessinateur Uzès, sur une page entière de ce journal in-folio, a fait de Bloy un portrait superbe. Ce symbolique dessin a été maintes fois reproduit, mais fragmenté et très réduit, ce qui lui enlève toute signification et bien de sa valeur.

Ce dessinateur Uzès, qui avait du talent, s'appelait en réalité Lemot. C'était un magnifique garçon; les traits plus fins, il était le sosie frappant de son maître, le caricaturiste André Gill, lui-même très bel homme. Sa malheureuse histoire a servi à Alphonse Daudet pour *Sapho*; le Flamant du roman n'est autre que Lemot. Ce sympathique garçon était foncièrement honnête et personne ne lui a tenu rigueur de sa regrettable erreur. On l'a aidé à reprendre la place honorable qu'un coup de folie passager lui avait fait perdre.

Non libéré, il avait tout d'abord été secouru par Conty, qui lui avait fait illustrer, sous le pseudonyme Uzès, tous ses guides, ce qui avait permis au prisonnier de continuer à faire vivre sa maman.

Libéré avant l'expiration de sa peine, sa vie redevint exemplaire. Il vivait avec sa mère, à Asnières; Bloy était alors leur très proche voisin et, à plusieurs reprises, à cette époque, nous nous sommes trouvés à la même table et avons passé des soirées ensemble.

P.-V. STOCK.

[D'autre part, M. Auriant a reçu quelques communications intéressantes concernant P.-A. Valentin, dit Lemot, dit Uzès, alias Flamant.]

J'avais écrit, page 578:

Sa peine finie, Lemot disparut, se fit oublier. En province, à Paris?

Mes correspondants m'ont, très obligeamment, fourni des précisions à cet égard.

M. Léon Riator m'a envoyé ce petit mot:

15 Septembre 1933.

J'ai lu avec un vif intérêt votre article sur le graveur faussaire Lemot, que j'ai connu en 1883 et suivantes.

N'était-ce pas lui qui publiait des portraits-charges un peu partout, notamment dans le *Chat Noir*, sous la signature d'Uzès? Voyez donc cela.

J'ai suivi le conseil de l'auteur de la *Colle*. M. Riator ne se trompait pas. Uzès fut la dernière incarnation de P.-A. Valentin. Le *Courrier français*, dont il fut un des plus féconds collaborateurs, l'ayant chargé de tracer le portrait des « dessinateurs travaillant spécialement pour les journaux illustrés, publications, revues, livres, etc., ceux qu'enfin on pourrait plus spécialement désigner sous le nom d'*illustrateurs* », Lemot, ou plutôt Uzès, publia son propre portrait, immédiatement après celui de Willette, dans le *Courrier français* du 7 juin 1885 (1). Son « épouvantable aventure » ne semble pas avoir marqué ses traits. C'est un bel homme. Il a laissé pousser sa barbe, qu'il porte coquettement taillée en pointe. Le regard est un peu triste. Le portrait était accompagné de cette lettre:

Mon cher Monsieur Roques,

Je vous envoie une page de croquis pour le *Courrier Français*.

Vous avez déjà mon portrait peint par moi-même (voyez Grandville).

Il faut maintenant que je vous trace, d'une main sévère et juste, mon portrait moral.

Parce que vous m'avez vu dimanche dévorer des goujons et des écrevisses bordelaises, n'en concluez pas que ma vie se passe dans des orgies continuelles.

(1) Autre portrait d'Uzès, dans le *Courrier français* du 8 mai 1887: *Les dessinateurs du « Courrier français » à l'Opéra: Uzès en mahdi*.

J'habite la campagne, une toute petite campagne (2), indice de mœurs paisibles. J'ai un chien, une tortue, des tortues même, et j'élève des poules. Nous voilà loin des débauches horribles dont vous m'accusez.

Je travaille du matin jusqu'au soir; je ne fais rien de bien, mais j'essaie. J'ai devant les yeux un but, bien rendre ce que je vois et ce que je pense. Mais c'est dur, je n'ai pas eu comme nourriture première les leçons des Beaux-Arts. Sans Gill, mon regretté maître et ami, qui m'a dirigé de ses conseils et de son exemple, avec une bonté et une indulgence extrêmes, j'aurais barboté toute ma vie sans savoir où j'allais. Je ne veux pas dire que je sois arrivé à grand'chose de bien, mais enfin je vois et je sens; en travaillant beaucoup encore, j'arriverai, j'espère, à produire quelque chose dont je serai satisfait. Ce qui ne m'est pas encore arrivé.

Ce qui arrive par exemple à grands pas, ce sont les années; j'en ai déjà accumulé une certaine quantité et j'ai le trac de devenir un vieux bonhomme avant d'avoir entendu dire autour de moi: Sapristi, c'est bien, ce qu'il a fait.

J'ai collaboré à un tas de journaux, en commençant par le *Monde pour Rire*, l'*Eclipse*, la *Parodie*, etc. (3); je vous ennuierais en remuant ce tas de feuilles mortes. J'ai par conséquent produit des tas de dessins dont le meilleur ne vaut pas quatre sous. Aujourd'hui, je fais des illustrations pour les petits bouquins, c'est gentil, ça fait bouillir le pot-au-feu, mais enfin ce n'est pas le chemin du grand art, ou même de l'art moyen.

Je n'ai plus qu'une chance, c'est que le *Courrier Français* devienne un journal extraordinaire, fasse des rentes à ses collaborateurs et alors je pourrai essayer de devenir autre chose qu'un illustrateur.

J'ai tout de même eu une médaille, la médaille militaire, mais ça ne touche que de loin à l'art.

Une bonne poignée de main et bien à vous.

UZÈS.

Uzès était modeste. C'est qu'il se connaissait lui-même. Il

(2) Asnières.

(3) Etc.: la *Scie*, le *Monde comique*. Pas sous la signature d'Uzès, bien entendu. Je n'ai pas pu consulter la *Scie* à la Bibliothèque nationale. Elle ne s'y trouve pas, paraît-il. Dans le *Monde comique* (2^e série, 1872-1873, et 3^e série, 1874-1875), Lemot a publié plusieurs croquis humoristiques. Pour l'un d'eux, *Sur la Marne* (*Monde comique*, n^o 25), il se pourrait que sa maîtresse lui ait servi de modèle. La petite femme qui craint de se hasarder dans une barque ressemble à Augustine Attagnant, telle que les chroniqueurs judiciaires l'ont dépeinte.

ne s'abusait pas sur son talent, qui ne fut jamais d'une remarquable originalité.

M. Jehan Rictus m'écrivit, de son côté, le 16 septembre, pour me signaler que :

Le dessinateur Lemot vécut encore de longues années et que sous le pseudonyme de « Uzès » il collabora à des journaux d'opposition plutôt de droite. *La Libre Parole* par exemple (4). Au moment de l'affaire Wilson (gendre de Grévy) il fit un dessin représentant Wilson sur le seuil d'une boutique achalandée de croix, d'ordres et de rubans.

Le dessin que décrit l'auteur des *Soliloques du Pauvre* parut, sous le titre: *Le Marchand de Décorations* et cette légende: ...*Rubans et croix à vendre*, dans le *Courrier français* du 14 novembre 1886 et fut reproduit dans le supplément du même, le 20 novembre 1887, avec cette note de la direction:

A la demande des nouveaux abonnés nous reproduisons ce dessin dont il a été beaucoup parlé ces temps derniers.

Le *Courrier français* est le premier qui ait osé dénoncer les honteux tripotages dévoilés aujourd'hui, car ce dessin prophétique a paru dans notre numéro du 14 novembre 1886.

M. Rictus m'a de nouveau écrit (le 19 septembre) pour me dire qu'Uzès aurait collaboré au *Triboulet illustré*, de Harden-Hickey,

un journal fait un peu sur le modèle du *Punch* anglais. La première page s'ornait d'un Triboulet s'escrimant sur une foule en fuite avec « le fouet de la satire »... Particulièrement durant la période boulangiste, le *Triboulet* donna de toutes ses forces contre la République et les chefs républicains. Et firent feu des quatre pattes, si j'ose dire, spécialement le caricaturiste J. Blass et... Uzès.

J'ai pris la peine de dépouiller la collection du *Triboulet* (1878-1887), j'y ai trouvé de nombreuses charges de J. Blass, « dessinateur d'une verve extraordinaire », selon M. Rictus, mais aucune qui fût signée Uzès. Tels croquis satiriques, cependant, signés d'abord « Crac », puis « Crak », et aussi

(4) Je n'ai pas trouvé trace d'Uzès ou de Lemot dans la *Libre parole illustrée* de 1893 à 1896. La suite manque (paraît-il) à la Bibliothèque nationale.

indiquez semblent bien aussi de l'ancien collaborateur du *Chat Noir*.

J'ai vu, du reste, en 1898-99-1900, des numéros du *Pèlerin* — feuille très bonne presse — avec des illustrations en couleurs signées Lemot. Elles étaient inférieures aux portraits du *Chat Noir*, mais pouvaient être du même auteur...

Autre information: j'ai publié dans le *Mercury* du 1^{er} août 1928 un article: « Un personnage de la Femme Pauvre ». Il s'agit du poète allemand Wihl. A ce sujet, je me fis communiquer un dossier Wihl appartenant à la bibliothèque de Grenoble.

Dans je ne sais plus quelle brochure, Wihl parle de ses amis peintres, les frères Lemot.

Lemot aurait donc eu un frère... qui a dû déposer dans le procès, appelé par la défense.

L'intérêt là est secondaire. — Mais cependant Wihl, entre 1860 et 1872, fréquentait les mêmes cercles littéraires qu'Alphonse Daudet.

Celui-ci avait donc pu connaître vaguement Lemot... avant le procès.

On ne saurait être plus précis que M. René Martineau. Je suis heureux de rendre hommage à la sûreté de sa documentation.

En 1882, Lemot entre, en effet, au *Chat Noir*, et dès le 28 janvier, y publie son premier dessin, *Ci-gît le Château-Rouge*, qu'il signe A. L. De ces initiales, il signe également ses autres croquis satiriques: *Détournements de mineurs* (27 mai 82), *Souteneurs, c'est possible, soutenus, c'est sûr* (10 juin 82). *Concert Européen* ne porte pas de signature, mais il est manifestement de sa composition. Le 15 juillet, *Mort aux lapins* est signé ULA, l'U et l'L entrelacés, de même que *Musée Grévin: le Massacre des Innocents*. Enfin, le 28 octobre, il signe Uzès la page intitulée: *Le coup d'Etat du 2 novembre 1882* (charge de Grévy). Le 28 novembre 82, Uzès inaugure avec le portrait de Maurice Rollinat la série des portraits-charges des écrivains et artistes qui collaborent au *Chat Noir*, journal et cabaret: Emile Goudeau, bitumier en chef du *Chat Noir*, Coquelin Cadet, Dom Léon Bloy, etc. (5). De 1882 à 1886, ces portraits-charges alternent avec des cro-

(5) Il ne m'a pas été possible de consulter, à la Bibliothèque nationale, l'année 1883 du *Chat Noir*. Il paraît qu'elle manque à la collection. C'est ce qu'on m'a affirmé, du moins.

exportés, et, particulièrement, de ceux de ses artistes et de ses écrivains qui délaissèrent Bruxelles pour Paris et furent s'intégrer à la phalange des gloires françaises. Ces revendications nationalistes paraissent surtout légitimes lorsque l'expatrié célèbre a conservé des caractères bien nets de son origine, et qu'il n'a cessé de proclamer son attachement au pays natal et à son âme. Pour ceux qui se sont laissé absorber par une nouvelle et plus vaste patrie, il semble assez vain d'attacher à leur naissance une importance autre qu'adventice. Tel ne fut pas le cas de **Félicien Rops**. Né grand bourgeois de Namur-la-Gaillarde, ce Wallon put vivre trente-cinq ans à Essonnes sans cesser de rester très belge. Une partie de son œuvre, la moins connue, ses *Lavandières aux bords de la Lesse*, son *Experte en Dentelles*, sont d'inspiration régionaliste; sa grande œuvre, son œuvre de graveur, superpose, en des strates aisément discernables, la fantaisie des Gérard Dow, des Breughel l'Ancien, des Jérôme Bosch, aux imaginations funèbres et lascives que Baudelaire avait extériorisées, et dont l'écho se retrouve dans Villiers de l'Isle-Adam, dans le Verlaine des *Fêtes Galantes* et des *Poèmes Saturniens*, et dans la magie du bon Sâr Péladan. Ainsi l'on découvre dans Rops, sous-jacentes à l'inspiration symboliste qui fit en partie sa renommée, des sources belges, et il était légitime que la Belgique fêtât son centenaire. Le monument que l'on a inauguré au parc Marie-Louise à Namur représente la Demi-Lune qui ornait la maison d'Essonnes: au centre, le médaillon de celui qui peignit la Buveuse d'absinthe, un profil ardent et busqué dû à l'excellent médailliste Bonnetain. Le graveur Rasenfosse, élève du vieux maître, a dit le los d'un artiste qui fut avant tout « un manuel au plus noble sens du mot, un maître de la technique ». En une époque où les jeunes, ou, plutôt, les « trop jeunes » ont tendance à répudier à la fois toutes les techniques, et tout ce qui sent la fin du XIX^e siècle, cette manifestation n'était aucunement inopportune.

L'« avant-gardisme » en Belgique court volontiers aux extrêmes; mais la littérature universitaire, la musique et la peinture des écoles subventionnées par les pouvoirs publics, sont d'une circonspection excessive. En littérature, singulière-

rement, les principaux professeurs des universités nationales ne peuvent passer pour des aventuriers de la pensée. M. **Albert Counson**, qui vient de mourir cet été à Francorchamps et qui représentait dans l'Académie de Belgique l'Université de Gand, tranchait sur cette circonscription doctorale; il aimait les hypothèses éblouissantes, les rapprochements qui d'abord stupéfient, les saillies et le primesaut. Cet excitateur d'idées donnait sur les nerfs à certains: mais il avait de fervents disciples, et ses premiers travaux sur la *Pensée romaine*, le volume intitulé *Civilisation* dont un jeune professeur écrivait récemment avec beaucoup d'esprit « qu'il est d'un bibliomane marchant dans un rêve étoilé d'astérisques », n'en restent pas moins des livres originaux riches, et d'une grande générosité d'esprit.

Cette générosité d'esprit, qui n'est peut-être pas la qualité dominante d'un peuple solide mais où chacun se compartimente volontiers dans sa spécialité, m'a fait goûter extrêmement le volume que vient de publier le comte Guy de Liedekerke sur le voyage de grand tourisme qu'il accomplit en Orient — de Ceylan à l'Indochine française. Le comte de Liedekerke n'est pas un écrivain de métier et il lui advient, çà et là, de charger un peu trop sa palette ou de commettre quelque inadvertance de forme; mais il possède un style naturellement aisé, le don de voir et de faire voir, et cette passion des idées générales dont je viens d'écrire qu'elle n'est point ici fleur des chemins battus. Témoin, certaines descriptions de malins-heureux, à Java, qui sont baignées d'une lumière à la Puvis de Chavannes, et des évocations grandioses de la Sumatra farouche d'avant la pénétration néerlandaise; témoin, des pensées comme celle-ci qui révèlent un politique et qu'un Lyautey ne désavouerait pas:

„L'art de gouverner les colonies ressemble étrangement à celui de l'équitation. Il faut, par des gestes mesurés et précis, des pesées où se marque la volonté et un esprit constamment en éveil, donner à sa monture, dix fois plus puissante que soi, l'impression d'une force dont on ne dispose pas toujours; il faut, à l'occasion, pouvoir la dompter par une intervention énergique, mais parfois lui donner l'illusion de la liberté, savoir la flatter, la calmer, prévenir ses craintes et ses défaillances autant que ses colères.

mais fini de dire le charme et la force de ces frontons humains contre le mur battu par la pelote basque. Enfin, troisième aspect de cette terre de vigueur et d'héroïsme: les loups de mer. On remarque, quand on vit au pays basque, combien cette sorte de naturels diffèrent des terriens.

M. Victoriano Juaristi écrit deux poèmes en prose sur le maïs et la pomme, fuseau d'or et futur cidre de ces terres si racées. M. Axari-Beltz dégage la poésie d'Urdina. M. Francisco Grandmontagne établit la véritable légende folklorique, et diabolique, du pays. Les cimes de Guipuzcoa, nous les atteignons avec M. Francisco Mendizabal, tandis que M. Felipe Urcola décrit les charmes spécifiques de cette région. Le tout est dédié aux touristes, voire aux archéologues, et illustré sur cent cinquante et une pages, d'incomparables photographies de M. Marin. Il ne s'agit point ici de documents, qui n'auraient pas place dans cette rubrique, mais de commentaires plastiques, où l'authenticité ne le cède jamais au goût et à la plus grande délicatesse.

M. Luys Santa Marina vient de réussir une gageure. Il a écrit en un castillan serti de mots antiques, mais non vieillis, une vie du cardinal Cisneros, un des prélats espagnols de la plus grande somptuosité d'esprit et de la haute valeur morale et sociale qui ait enrichi l'Histoire d'Espagne. Son **Cisneros** sans grandiloquence nous rend une époque de génie. Ce moine s'élève, sous les rois catholiques, des rangs du clergé humble jusqu'à la pourpre et au gouvernement moral, puis à la régence du royaume. Bien entendu, la cabale des inférieurs, de quelques nobles ignorants, de quelques patriotes douteux, a cherché à abattre la puissance, pourtant utilisée à des fins spirituelles, du plus grand prélat de l'Espagne. Créateur d'un lycée en l'honneur des Muses, cet homme porta le casque, le diadème et la cagoule et sut se faire obéir. Jeunesse dure, « acétifiée, habituelle aux Espagnols dont les années — fleuries, en d'autres pays, — passent en des espérances irréalisées », jeunesse qui permit au futur cardinal de ne pas tomber sous le parfum des roses encore mauresques de Grenade. Tâche difficile que celle de ce moralisateur. Philippe d'Autriche, fils de Maximilien, Jeanne la Folle, et autres personnages, gravitent autour des châteaux de la Mota, des

souvenirs des Flandres. Etrange parfum de Renaissance impure, précoce, en ces terres arides. Et que de balourdises ne nous a-t-on pas jetées sous les pieds, pour nous faire trébucher contre les faits si simples de cette Histoire!

L'inquisition, par exemple, exercée par un cardinal Cisneros, s'écoula pendant dix ans sans presque de procès. Llorente parle de 3.904 individus brûlés et de 43.263 condamnés à la prison perpétuelle. Or, on trouve authentiquement six condamnés... Dans les nombreux traits de la vie du grand cardinal, entremêlée un peu trop de comparses, ce qui nuit à la suite de l'étude, on retiendra comme propre à la biographie celui-ci. Un jour, le complot nobiliaire avait pris des proportions inquiétantes. Quelques puissants voulaient discuter des droits à l'autorité du cardinal. Celui-ci se contenta d'ouvrir la fenêtre de son palais et de montrer les canons qui le gardaient...

M. Pedro de Répide rend compte dans **La Rusia de Ahora** (La Russie d'aujourd'hui) d'un voyage qu'il fit chez les Moscovites. Il a vu des techniciens allemands avouer qu'ils vont s'établir en Russie « pour se soustraire à une guerre prochaine ». Il a entendu les Russes réciter des vers d'Espronceda. Il a admiré le Musée antireligieux. Il a assisté à la représentation du fameux chef-d'œuvre de Lope de Vega, *El Alcalde de Zalamea*, transformé en une farce soviétique. Le reste du reportage n'a que fort peu de chose à voir avec les lettres espagnoles. On retiendra de ce livre, qui paraît très sincère et qui déborde d'admiration pour l'U. R. S. S., que les Soviets se sont préoccupés énormément de toute la littérature castillane et, en général, du véhicule colossal que pouvait être, pour leurs idées, la langue espagnole. L'auteur rencontre en effet Alexandre Dikgoff Derental, qui séjourna longtemps à Madrid et qui apprit, à l'Ateneo, la langue de Cervantes. Cet ouvrage de Pedro de Répide a certainement été de ceux qui ont fait naître en Espagne, chez les littérateurs et leurs lecteurs, beaucoup de sympathies pour la Russie nouvelle.

Mlle Ernestina de Champourcin est, enfin! des littérateurs qui vivent encore pour l'amour des Lettres et loin de la politique. Il est vrai qu'elle est poétesse et des meilleures.

Son recueil: **La Voz en el Viento** (Une voix dans le vent) est de ceux où le lecteur s'attarde avec délices et oublie les laideurs de la vie. Poésie assez libre, mais d'un rythme qui ne s'accorde pas de faiblesse. Fuyant l'artifice de la vie mécanique, le poète ne rougit pas de subir la loi de la journée solaire. Mais c'est « le soir, flexible et long » qui se serre au battement de sa gorge. Elle se demande si « le soleil ne voulait pas, au moment de mourir, qu'elle l'accompagne ». Ces sentiments, qui suffirent à meubler la vie de tant de générations, on les retrouve dans les poèmes inspirés par l'amitié. Nous sommes avec elle loin de la bassesse et cette jeune fille veut être, pour un ami, « la flèche qui se dirige intacte, vers la région suprême où meurt l'azur ». L'amour prend chez elle la voix somptueuse de la passion. Mais cette sexualité dont le cinéma a fait son thème lui est inconnue. La confusion délectable à laquelle elle prétend tient à un don élégant d'elle-même, « dans un ciel aux plans invisibles » et elle parle de « la possession sans corps ». Ses sonnets cherchent un peu trop à rappeler les poèmes classiques de certains mystiques. La poétesse paraît retrouver son vrai climat lorsque, à la fin de son livre (ce qui laisserait supposer une date plus récente si l'ordre chronologique de l'expérience a été suivi dans la mise en page), elle s'avoue elle-même. N'est-ce pas vraiment d'un bel accent, ce cri:

Je serai tienne sans toi, le jour où les songes éloigneront de mon chemin ton front créateur, le jour où ta soif ne pourra plus se contenter du vide de mes mains.

Une confiance, sans doute nourrie de Foi, mais sans bigoterie, ranime les poèmes qui terminent ce livre, et il semble que l'auteur conclut elle-même en disant:

Tous les horizons ouvrent leurs chemins devant le sillon que tracent nos voies sans voix.

M. de Valdeolivos donne dans **Aragon** une explication des blasons aragonais. M. Domingo Miral publie un appel à ses compatriotes en faveur du monastère de San Juan de la Peña, que les Français connaissent bien.

MÉMENTO. — Un hispanisant de vieille date, M. Alfred Cam-

dessus, qui publia les *Raisons Eternelles de l'Amitié Franco-Espagnole*, auxquelles les deux pays se référeront toujours, vient d'obtenir le Prix Monthyon, une des plus hautes distinctions de l'Académie Française. L'ancien directeur de l'Institut Français de Saragosse, qui s'occupe passionnément du rapprochement intellectuel entre la France et l'Espagne et ménage une grande place aux lettres espagnoles dans *Le Courrier de Bayonne*, dont il est rédacteur en chef, est bien l'auteur, comme le désiraient les fondateurs de ce Prix, de « l'œuvre d'un Français recommandable par son caractère d'élévation et d'utilité morales ». Les écrivains espagnols lui avaient déjà rendu justice.

Le *Bulletin des Langues Méridionales* (juillet-septembre) apporte son coutumier tribut à la vie intellectuelle hispanique.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES PORTUGAISES

Culture de la langue nationale. — Osorio de Oliveira: *Espelho do Brasil*; Empresa nacional de publicidade, Lisbonne. — Hernani Cidade: *Lição sobre a cultura e a literatura portuguesas*, 1^{er} vol.; Coimbra editora, Coimbra. — Aubrey F. G. Bell: *Da Poesia Medieval Portuguesa*; Imprensa da Universidade, Coimbra. — Memento.

On s'aperçoit de jour en jour davantage que la vie et l'évolution des sociétés humaines sont dominées par des façons de sentir particulières beaucoup plus que par l'évidence du raisonnement logique. C'est ainsi que l'interprétation normale des faits se trouve à chaque instant déformée et faussée. Il est donc extrêmement important d'observer les réactions psychologiques des individus et des peuples au regard de tels ou tels problèmes posés par les événements, et les problèmes qui touchent à la diffusion des langues sont loin d'être à dédaigner.

Il fut un temps où le français put être considéré comme le successeur légitime du latin à titre de langue classique universelle et, dans les milieux cultivés du monde entier, il est toujours regardé comme un incomparable instrument de formation des idées et du style. Néanmoins, toute éducation complète comporte maintenant aussi la connaissance de l'anglais et de l'allemand. En France, de récents décrets ont fait large place, dans l'enseignement, à l'étude de l'italien et de l'espagnol. On comprend que ceux dont le portugais est la langue maternelle, et qui sont dans le monde une cinquan-

taine de millions, se sentent quelque peu humiliés. A ce titre, il est fort instructif de méditer sur les pages maîtresses que vient de publier l'un des meilleurs écrivains du Brésil contemporain, M. Xavier Marques, et qu'il intitule **Culture de la Langue nationale**. Mon éminent ami M. P. M. Gahisto voudra bien me pardonner de les déflorer ici en l'honneur du Portugal, qui n'a pas moins d'intérêt que le Brésil, et même la France, à les connaître. Il s'agit, en effet, dans ce livre, des questions qui touchent à l'expansion de la langue et à son unité à travers les divers pays d'Europe, d'Afrique et d'Amérique. Il n'est pas indifférent de savoir si la scission linguistique entre Portugal et Brésil, souhaitée par les uns, redoutée par les autres, est imminente, ou peut être retardée longtemps encore. En fait, la langue cultivée est restée la même dans les deux pays. De part et d'autre, au regard de l'expansion, le sentiment est le même. Et le maintien de l'unité ne peut que favoriser l'expansion. Portugais et Brésiliens souffrent également de voir que leur belle langue n'excite généralement aucune curiosité hors des frontières, et que l'ombre glorieuse de sa rivale castillane continue de se projeter sur elle de la façon la plus injuste.

Les petites langues sont de véritables tombeaux, dit M. Xavier Marques; nous voudrions qu'un vaste espace fût réservé à celle que nous parlons; nous voudrions que les étrangers sentissent la nécessité de la connaître à l'égal du français, de l'anglais ou de l'allemand. Mais le destin des langues est lié à la puissance morale et matérielle, sociale et politique des peuples qui les parlent. Comme l'a dit Maria Amalia Vaz de Carvalho, c'est au Brésil, pays jeune, que la langue portugaise garde ses meilleures chances d'avenir illimité.

C'est au Brésil pourtant qu'elle court le plus gros risque de corruption lente. C'est pourquoi les exemples de correction et de purisme fournis par l'ancienne métropole seront toujours les meilleurs garants de l'unité nécessaire. Point n'est besoin pour cela d'envier les prérogatives du français jusqu'à vouloir l'écire, comme l'ont tenté au Brésil quelques talents un peu chagrins, ou de maudire l'influence de la France jusqu'à sous-estimer les écrivains qui se sont mis trop ouvertement à son école. Justice sera rendue à la lan-

gue portugaise, quand ceux qui l'écrivent auront, à l'instar des Russes, produit quelques grandes œuvres d'ordre universel. Et ce temps n'est peut-être pas très éloigné. Il importe en tout cas, au premier chef, que Portugais et Brésiliens évitent de s'ignorer mutuellement ou de se combattre. C'est pourquoi le petit livre clair, précis et succinct que M. Osorio de Oliveira a consacré, sous le titre de **Miroir du Brésil**, au Brésil littéraire et social contemporain est, non seulement un exposé critique des plus intéressants, mais encore une bonne action. Osorio de Oliveira aime le Brésil comme le prolongement de sa propre patrie. Il l'a visité; il y a vécu. Il a pu juger sur place du bouillonnement fiévreux de ses grandes cités de la côte, et de l'opposition chaque jour plus manifeste entre le modernisme exaspéré du littoral mercantile et la rusticité de l'intérieur. A travers la diversité des régions de l'immense république, diversité engendrée à la fois par le sol, le climat et le dosage différent des éléments ethniques, imparfaitement fondus par le métissage, il cherche à discerner la permanence d'une activité morale collective, qui sera le support stable de la nationalité. La diversité du Brésil n'est pas plus grande, du reste, affirme-t-il, que celle de maintes nations d'Europe. Le bel et savant ouvrage de Mario de Andrade, musicographe et poète: *Essai sur la Musique brésilienne*, lui fournit la preuve d'une unité foncière d'âme et de sentiment: il y a une musique populaire commune à tout le Brésil, et la musique traduit ce qu'il y a de plus instinctif dans l'âme d'un peuple.

Osorio de Oliveira nous montre tour à tour le Brésil rustique et régionaliste à travers la *Bagaceira* de José Americo de Almeida, les contes amazoniques de Peregrino Junior, *O Quinze* de Rachel de Queiroz, puis dans les romans idéologiques de Graça Aranha (*Chanaan*), dans *Paiz de Ouro* et *Esmeralda* de J. A. Nogueira, ou encore dans l'adorable récit idyllique et lyrique: *Cabocla* de Ribeiro Couto, dans *Urupês* de Monteiro Lobato; mais c'est chez les poètes qu'il se plaît à découvrir l'expression la plus typique du sentiment brésilien. L'exaltation d'un monde à naître emplit les chants d'un Ronald de Carvalho, d'un Menotti del Picchia. Oswald de Andrade fut le premier, dit Osorio de Oliveira, à découvrir

le pittoresque des choses de son pays, et Guilherme de Almeida dans *Raça* a su faire la synthèse lyrique de sa patrie, cependant que Jorge de Lima et Ribeiro Couto restent fidèles aux nostalgies anciennes de la vie provinciale. Sans empiéter davantage sur un territoire qui n'est pas ici le mien, je résumerai la pensée maîtresse du livre d'Osorio de Oliveira, en citant après lui ces vers de Mario de Andrade, tout à l'honneur du Portugal :

L'Espagne s'est brisée en une poussière de nations américaines;
Mais, sur le tronc sonore de la langue de AO,

Le Portugal a réuni vingt-deux orchidées inégales :

Nous sommes sur la Terre le grand miracle de l'amour.

Ce n'est point à la tige extrême de l'arbre, mais bien dans le tronc et les racines que M. Hernani Cidade, patient investigateur du plus riche passé historique, social et littéraire portugais, poursuit ses savantes recherches. Ses **Leçons sur la culture et la littérature portugaises** ouvrent sur l'histoire de la civilisation européenne tout entière de lumineuses perspectives. Ce premier volume embrasse les ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. L'exposé critique complet de l'évolution culturelle du Portugal en comprendra plusieurs autres, et permettra de se faire une idée de l'homme de Lusitanie. La connaissance de *ce qu'il fut* devra permettre de mieux comprendre *ce qu'il est*. Telle est la pensée de l'auteur, et il commence par dresser devant nous la curieuse et imposante figure de Fernão Lopes, fils du peuple, historiographe de génie doublé d'un véritable grand poète, qui sut tour à tour, pour mieux donner la vie à ses personnages, s'émouvoir, sourire de fine ironie et conter sans autre arrière-pensée que l'amour passionné de sa patrie. Un problème difficile a été posé : Fernão Lopes, récemment révélé dans toute sa grandeur par les travaux de Fr. Dias Gomes, Aubrey Bell, Agostinho de Campos, est-il ou non l'auteur de la *Chronique du Connétable* ? Se séparant des autres commentateurs, M. Hernani Cidade pense que Fernão Lopes ne s'est pas fait scrupule de beaucoup emprunter à la *Chronique* anonyme, mais que son esprit critique toujours en éveil l'a porté à corriger notablement ces emprunts. La paternité de la *Chronique du Connétable* lui aurait donc été attribuée à tort.

M. Hernani Cidade n'hésita pas à reconnaître que, durant tout le moyen âge, et jusqu'au début du xvr^e siècle, la culture portugaise, par défaut de contact direct avec l'Europe, demeura en état d'infériorité vis-à-vis de la culture castillane. Mais, soixante-dix ans avant l'Espagne, le Portugal se met à explorer méthodiquement les mers occidentales. Ce sont les inventions portugaises qui ont permis les grandes navigations. Ainsi, les Portugais ont fécondé l'esprit de l'Humanisme et de la Renaissance, à l'aide d'un trésor imprévu et très riche d'observations et d'expériences.

C'est la bourgeoisie des ports qui fit monter sur le trône le bâtard de D. Pedro I^{er}, le Maître d'Avis, à l'encontre de la noblesse qui tenait pour la Reine de Castille, héritière légitime. Ainsi put s'affirmer et s'affermir, par l'héroïsme et par la science, la nationalité portugaise. Ainsi l'esprit humaniste put fomentier tour à tour le théâtre de Gil Vicente, la poésie de Camoens, la philosophie de Francisco Sanches, l'historiographie critique de Damião de Gois.

L'activité débordante du xvr^e siècle avait fait la découverte de l'Homme et de la Planète, tenté de donner une nouvelle organisation à la société, un nouveau but à la vie, un nouvel idéal à l'art, de nouvelles méthodes à la science, de nouveaux horizons à la philosophie, plus de perfection à la religion. Après cela un long repos réparateur devenait nécessaire, afin de retrouver l'équilibre individuel et social.

Ainsi s'exprime M. Hernani Cidade. Et il ajoute que « le xvii^e siècle fut, en effet, un siècle de mise au point, d'organisation politique sur la base centraliste du césarisme romain, d'utilisation des richesses découvertes aux colonies, de synthèses spéculatives, de « *formalisme littéraire* ».

L'imitation des modèles anciens vient ainsi à sévir, préparant par réaction l'avènement du romantisme, dont Francisco Manuel de Mello, par son indépendance d'esprit, pourrait être regardé comme un lointain précurseur. Tour à tour marin, courtisan, soldat, diplomate, il avait parcouru l'Europe, et les sujets les plus divers tentèrent sa plume de critique et d'érudit. Il n'était pourtant pas dépourvu d'imagination, et son *Fidalgo aprendiz* précéda le *Bourgeois Gen-*

1789 et en fin de compte contre la France. — Vous voilà donc nazi, vous aussi, s'écria Barrès. — Je ne suis pas national-socialiste, mais nous sommes tous aujourd'hui avec le chancelier du Reich Hitler... Il a montré que ni les idées juives, ni les chaînes de Versailles n'étaient assez fortes pour enchaîner l'Allemagne. Le symbole de ce fait, c'est la réapparition, décidée par le Vieux, du drapeau impérial... Une seule phrase du national-socialiste Goering me vaut tous les programmes du monde. C'est celle qu'il a prononcée à Essen pendant la campagne électorale, au sujet des actions de détail contre les juifs: « Il y a, messieurs, une autre justice que celle des paragraphes de Weimar. Cette justice-là est écrite dans les étoiles et c'est la nôtre. »

Peu de jours après, le 7 avril, M. Barrès « eut l'explication de l'espèce de fureur sacrée qui remuait Hall et les autres: le grand rêve de l'unité du Reich fut réalisé d'un seul coup par la nomination de Statthalters gouvernementaux dans tous les pays de l'Allemagne. Hitler accomplissait sans effort apparent ce que Bismarck lui-même n'avait pas osé ».

M. Barrès conclut ainsi:

Entre une Allemagne toujours entreprenante et des voisins de loin en loin résistants, qui saura enfin interposer un matelas de vigilance?... Personne, sinon la France... Aucune convention, aucune entente ne vaudra jamais aux yeux de l'Allemagne par elle-même. Elle ne pourra jamais survivre à la force qui aura permis de la faire accepter par l'Allemagne. Ainsi nous devons faire notre deuil, nous Français, de ce rêve de rentiers et de juristes que nous avons fait depuis des années: obtenir un traité définitif, et puis considérer que derrière la barrière de ce papier nous pouvons dormir tranquilles... Hitler a su intéresser au destin du Reich d'innombrables Allemands. Il a remplacé ainsi, dans une large mesure, l'avenir de l'Europe à la merci des élans de la foule allemande. Si nous voulons maintenir en face de lui et même à côté de lui, et même en accord avec lui un jour, notre conception de la paix, il est temps que nous ramassions toutes les forces de notre caractère, c'est-à-dire les forces du caractère de chaque Français.

C'est aussi mon avis, mais ce n'est qu'un côté du problème; l'autre est celui du maintien de l'équilibre européen.

Sous le titre **Anschluss et Restauration**, M. Albert Bereghy discute la question de la restauration des Habsbourg dans son pays; sa brochure est en hongrois, mais il a eu l'heureuse idée

puissance qui ne soit germanophile ni russophile. Or, la Pologne répond aux deux exigences, et on peut la rendre limitrophe de la Hongrie en obligeant les Tchèques à exécuter les traités de Versailles, Trianon, etc. Ils les obligent à doter le territoire des Ruthènes de la plus large autonomie compatible avec l'unité de leur État; il n'y a qu'à s'y conformer; le Ruthène, « libre » peut-être, mais mourant indiscutablement de faim, « voudra » certes revenir à la Hongrie. Quant à la Petite Entente, on ne peut la maintenir et rétablir en même temps une situation viable dans la vallée du Danube.

On regarde avec quelque dédain les Polonais, mais c'était le cas de l'Italie aussi, longtemps après le voyage de M. Bethlen encore: « Allons donc!... l'Italie?!... » Tant qu'on n'a entendu qu'à cette même Italie, les Allemands ne dédaignent pas s'abaisser (*sic*).

La quatrième alternative est évidemment chimérique; elle ne tient pas compte du fait que Hitler veut justement écraser la Pologne avant de s'attaquer à la France, si celle-ci le lui permet. L'auteur méconnaît aussi ce qui paraît être le plan de Mussolini: barrer l'expansion de l'Allemagne vers le sud à l'aide de la Hongrie. Comme Catherine II en 1791, le Duce « se fatigue la tête » à provoquer une guerre franco-allemande; il est résigné à la disparition des petits États (Autriche, Danemark, Tchécoslovaquie, Pologne, Hollande, Belgique); ils ne sont pour lui que des aliments destinés à provoquer la conflagration franco-allemande qui lui permettrait de s'agrandir *énormément* avec nos dépouilles. Il calcule que, le jour où nous ne compterions plus, l'Angleterre et la Russie l'aideraient par crainte de l'Allemagne. Il y aurait encore, même après notre disparition, « ce que l'on nomme Europe » (pour me servir des termes de M. Bereghy). Le plan est évidemment dangereux, mais il n'est pas sans chance de succès. A nous de chercher à en faire accepter par M. Mussolini un moins grandiose, mais plus sûr.

M. René Johannet, dans un livre remarquable, expose les théories du comte de Fels sur la **Politique expérimentale**. M. Johannet avait trouvé dans Joseph de Maistre une doctrine de ce genre; il fut captivé par elle et se trouva ainsi conduit à étudier les écrits où le comte de Fels avait développé des idées analogues. Il fut enthousiasmé par elles et c'est pour

leur gagner des adhérents qu'il publie son livre. Je ne sais s'il y réussira. Certes, le titre choisi par M. de Fels pour désigner ses théories est séducteur. L'expérimentation fait faire de tels progrès dans les sciences que l'on se sent encouragé à l'employer partout. Mais faire des expériences sur les sociétés humaines serait évidemment difficile. M. de Fels explique lui-même que sa politique est « fondée sur l'observation et l'expérience ». Il a donc mal employé l'adjectif « expérimental » : c'est « politique d'après l'expérience » qu'il aurait dû dire.

La doctrine politique qu'il abrite sous ce titre inexact ne me paraît d'ailleurs pas heureuse. Il critique tout ce qui s'est fait depuis un certain temps sans tenir compte des contingences. Il blâme, par exemple, la destruction de l'Autriche, mais pourquoi ? Parce qu'il n'aperçoit pas que ceux qui, en Autriche, voulaient le maintien de l'Autriche-Hongrie, n'étaient de cet avis que parce qu'ils y voyaient le moyen de maintenir l'hégémonie allemande. On l'a dit bien souvent : en Autriche, il n'y avait plus d'Autrichiens que les membres de la famille impériale, et encore ! Les habitants de Vienne et de Innsbruck se sont prononcés contre le maintien de l'Autriche dès qu'il n'a plus représenté le maintien de la supériorité germanique. Les critiques de M. de Fels contre le traité de Versailles ne sont pas plus justes ; sauf sur de petits points, ce traité représente la réalisation des quatorze points du président Wilson ; on y avait adhéré un an auparavant pour obtenir son appui ; il est erroné de croire qu'il se serait laissé duper et qu'il aurait accepté un traité fort différent de celui auquel on avait souscrit d'avance. Ce traité, d'ailleurs, était loin d'être mauvais. Ce qui l'a rendu mauvais a été la dislocation de la coalition et la volonté clairement annoncée par Mussolini de nous dépouiller de nos colonies (et même de nos provinces méridionales) quand nous aurons des embarras. La prétendue « politique expérimentale » de M. de Fels méconnaît qu'on ne peut conclure des alliances que quand les deux parties y sont disposées. C'est ce qui rend évidemment impossible la réalisation de la plupart des articles de son programme. Citons seulement les suivants : « Constitution effective des Etats-Unis français ; Transfert de la Société des

Nations de Genève dans la Sarre; Abandon du principe des nationalités comme principe de la politique extérieure de la France; Dégrevement d'un tiers des impôts existants; Répudiation de la fiscalité personnelle, inquisitoriale; Suppression radicale de la conscription... » Loin d'être « expérimental », tout cela est contraire à l'« expérience ».

Le livre de M. Grenard sur la **Révolution russe** est une des meilleures synthèses qui aient été faites de ce grand événement. L'auteur, connu surtout par son exploration du Tibet, a longtemps séjourné en Russie. Ayant passionnément étudié et médité son sujet, il a remarquablement exposé les causes de la fermentation en Russie avant 1917. Il montre que « l'ancienne société russe était mal articulée, peu cohérente, que les diverses parties n'en étaient pas disposées pour s'équilibrer, se soutenir mutuellement »; il fait voir toute la justesse de ce mot de Mme de Staël : « Il n'y a pas de Tiers-Etat en Russie. » Mais l'exposé qu'il fait de l'état social de la Russie avant le 3 mars 1861, date de l'émancipation des serfs, constitue une explication de la révolution russe qui paraîtrait plus juste si cette révolution avait eu lieu avant l'émancipation ou peu après, mais il n'en a rien été. Au contraire, M. Grenard est forcé de reconnaître qu'à cette époque les choses s'arrangèrent sans heurts :

Pour abolir l'esclavage, écrit-il, il fallut à l'Amérique une guerre de quatre ans; un simple manifeste du Tsar y pourvut en Russie.

La vérité est que l'état social de la Russie en 1917 s'était rapproché énormément de celui de l'Europe occidentale; elle avait une population ouvrière mécontente, phénomène à peu près universel, travaillée comme partout par des syndicats et des fomentateurs de grèves. Le gouvernement était universellement déconsidéré. Partout on tombait d'accord sur la nécessité de le renverser. L'insurrection de troupes qui ne voulaient pas aller se battre amena au pouvoir, petit à petit, des internationalistes qui effectuèrent en Russie le bouleversement que Bela Kun a commencé plus tard en Hongrie et qui n'y échoua que par l'intervention roumaine. Pareille aventure peut arriver partout : il suffit, pour la réaliser, que la

force armée se tourne contre le gouvernement et aide les révolutionnaires. M. Grenard était en Russie pendant la révolution; l'excellent récit qu'il en fait est à la fois le fruit de ses observations et de ses lectures. Son livre se termine par des études sur la Dictature du parti communiste et sur la Réforme agraire et le plan quinquennal. Comparant la Russie aux Etats-Unis, il dit, avec beaucoup d'exagération, que si ceux-ci sont régis par « une oligarchie de ploutocrates », la première l'est « par une oligarchie de journalistes qui poursuivent, avec la réduction à l'extrême du rôle de l'argent, le nivellement des fortunes... Mais le temps atténuera les dissemblances : dans quelques années sans doute, ce qui nous a effrayés comme un cataclysme prendra l'aspect d'un simple accident dans l'évolution européenne. » Il y a peut-être, hélas! du vrai dans cette pensée. N'allons-nous pas à un cataclysme?

M. de Falgairolle, « familier des Espagnes avant la République », y est retourné récemment. Dans un très intéressant livre, il a raconté d'une façon pittoresque ses observations sur **l'Espagne en République.**

Partant de Perpignan, il entendit un Roussillonnais causer en catalan avec un habitant de Tarragone: « Si Madrid ne nous avait pas accordé le Statut, dit le second, nous aurions demandé notre rattachement à la France. » M. de Falgairolle se posa la question: Les Catalans voudraient-ils faire remonter la frontière jusqu'à l'Aude? Les personnages qu'il vit ensuite ne lui dirent rien qui puisse le faire craindre; leurs revendications les ont habitués à porter toute leur attention du côté des Castellans.

Arrivé à Barcelone, M. de Falgairolle descendit à son hôtel habituel; le portier, prenant place à côté de lui dans l'ascenseur, lui apprit que quelque chose avait changé: « Depuis la République, les domestiques peuvent y monter. »

M. de Falgairolle obtint une audience du président Macia, qui lui dit :

Les hommes politiques espagnols ont pu se convaincre que contre le Catalanisme on ne peut gouverner... Si nos aspirations, si unanimement ratifiées par le peuple dans notre plébiscite des municipi-

palités et le referendum populaire, n'avaient pas obtenu la ratification du Parlement, alors nous aurions connu un moment difficile, nous et eux. Or, il faut tenir compte que le plus ferme soutien de la République est précisément la Catalogne.

M. de Falgairolle demanda alors à Macia si la campagne de l'*Humanitat* en faveur de la laïcité de l'enseignement avait son approbation.

La question religieuse, répondit-il, est la plus difficile à résoudre à la satisfaction des parties. Personnellement, j'éprouve un grand respect pour les sentiments parce qu'ils sont les sens de l'homme. Ceci vous expliquera mon désaccord avec la solution donnée à cette question par l'article voté par les Cortès.

Mais ni sur ce point, ni dans les rapports économiques, M. Macia ne vit de difficultés à une entente et il déclara :

Poser la question de l'échange économique entre la Catalogne et les autres terres espagnoles comme un obstacle à la réussite du Statut, c'est chercher des dérivatifs inutiles : notre mouvement n'a pas pour drapeau un programme économique, mais cultural.

Sur un seul point, Macia fit des réserves :

Le problème agraire en Catalogne prend une modalité très distincte de celle que cette préoccupation a imposée à l'Etat central. L'application que l'on prétend faire à la Catalogne de lois dictées pour résoudre des problèmes qui affectent essentiellement d'autres terres espagnoles, explique de nombreux malentendus ; ils seront adoucis... La Catalogne, agricole par tradition, possède avec ses paysans des institutions spéciales... Cela démontre... la nécessité d'une législation spéciale.

De Catalogne, M. de Falgairolle passa dans les pays basques :

La Dictature, dit-il, fut en Biscaye aussi maladrolle qu'en Catalogne... A quel bénéfice prétendait-elle en interdisant ces écoles basques, presque luxueuses, toujours coquettes, qui donnaient aux paysans d'un terroir très partagé une instruction traditionnelle, catholique et patriotique ?

M. de Falgairolle admira la race « d'athlètes » qui peuple le pays basque, mais en trouva les représentants fort pacifiques : « Nous sommes très particularistes comme tout Espagnol, lui dit l'un d'eux, mais de plus nous vivons très retirés. La force

du basquisme n'a rien à voir avec les armes, elle réside dans notre arbre de Guernica. » M. de Falgairolle alla voir cet arbre mystique; il est mort en 1892 et est aujourd'hui abrité dans une guérite en verre placée derrière le temple corinthien consacré à son culte; d'un de ses glands a poussé un jeune chêne que l'on voit un peu plus loin. L'été dernier, 40.000 Basques assemblés en cet endroit « ont constaté leur accord unanime à exiger, tout comme les Catalans, un Statut ».

Dans le pays basque, les socialistes chrétiens sont groupés dans des Syndicats libres, que les républicains accusent d'avoir facilité ou provoqué des attentats sous la Dictature. Un de ces syndicalistes dit à M. de Falgairolle:

Nous serions les seuls capables de lutter face à face avec les communistes, mais ils nous ont ruinés... Ordre gouvernemental de passer au crible les responsabilités de l'ancien régime dans les faits terroristes... Il y a dix ans! Les preuves ont été administrées par les affiliés de Moscou! Et c'est nous qu'ils ont incriminés! Nos chefs ont dû fuir... Nous agonisons, au contraire les cellules communistes se constituent... Les patrons n'ont plus la force d'exiger le maintien de notre groupement.

En décembre, M. de Falgairolle passa en Galice:

A peine arrivé à La Coruña, je vis pourquoi les Galiciens sont sourds aux projets de Madrid... Ici, dans la tiédeur du gulf-stream... pluie constante et champs plus que verts... des ajoncs en fleurs au mois de décembre... et une troisième langue espagnole qui n'est pas encore le castillan...

Mais, à la grande différence avec les gens d'affaires de Catalogne, ceux de Galice sont centralistes, et la Chambre de commerce de Vigo a protesté contre l'octroi d'un Statut.

De Galice, M. de Falgairolle passa à Merida et y fit connaissance avec le problème agraire. On lui cita des propriétés de 15 et 25.000 hectares; les adversaires du partage lui firent observer « que ces terres, partagées et loties, n'en resteraient pas moins du mauvais terrain, la nature y étant avare de cours d'eau ». Mais ce n'est point l'avis des paysans qui nomment le nouveau régime la Repartidora (la Distributrice). Pendant qu'une dame exposait à notre compatriote que 140.000 propriétaires s'étaient fédérés pour résister, un groupe de

